



X RESISTANCE

...



BULLETIN

N°

6

Bimestriel

X RESISTANCE

5, RUE DU HÂMEAU
92190 MEUDON



1939-45

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

Bulletin Bimestriel du GROUPE X-RESISTANCE

numéro 6 - Mai 1949

La prochaine réunion aura lieu le samedi 14 mai . Elle sera précédée d'une cérémonie intime à l'ECOLE POLYTECHNIQUE, à l'occasion de la pose d'une plaque définitive (offerte par le Groupe en remplacement de la plaque provisoire inaugurée en 1946) à la mémoire du jeune Camarade GOURIO (1941) le premier des X encore élèves à l'Ecole, mort pour la France à l'occasion de la Résistance .

A cette manifestation (autorisée par le Général BRISAC commandant l'Ecole, qui l'honorera de sa présence) sont conviés, outre les membres du Groupe X- RESISTANCE, les Présidents de la Société des Amis de l'X. et de l' Association Amicale, ainsi que le Secrétaire de l'A.X. et des représentants de la promo 1941 et des promotions présentes à l'Ecole.

Rendez-vous à 17 heures, 5 rue Descartes.

La réunion du Groupe aura lieu ensuite comme d'habitude à la MAISON de la RESISTANCE ALLIEE, 53 rue François 1er, à 18 h. 30. Les camarades qui le désirent pourront rester dîner à la Maison de la Résistance Alliée.

A titre de notice sur le camarade GOURIO, nous reproduisons, ci-dessous, les paroles prononcées, il y a trois ans, par un de ses co-cons.

--:--:--:--:--

Discours prononcé par le camarade AUDIBERT(1941)
lors de la pose de la plaque provisoire en l'honneur
du Camarade GOURIO en 1946

--:--

Il n'est certes pas facile de parler de quelqu'un qu'on ne connaît pas; il est plus difficile encore d'évoquer le souvenir d'un ami disparu, qu'on a intimement connu et pleinement apprécié, si craintif est-on de déformer quelque peu sa belle figure ou de ne rendre qu'incomplètement par de banales paroles la profondeur de sa pensée et la force de son caractère.

L'hommage que nous avons tenu à rendre à Frédéric GOURIO dans ces murs qu'il n'a jamais connus revêt aujourd'hui une signification particulière/ Reçu à l'X. en 1941, GOURIO y passe un an et trois mois à VILLEURBANNE; le 6 janvier 1943, il quitte ses études, franchit les Pyrénées clandestinement, traverse l'ESPAGNE et le PORTUGAL et s'engage dans l'Armée Française stationnée en AFRIQUE du NORD. Traité de déserteur, il est exclu de l'Ecole. En 1944, il débarque en France et se lance à la poursuite de l'ennemi. Le 11 septembre il tombe au Champ d'honneur. Sept mois plus tard un arrêté le réintègre à l'Ecole.

Frédéric GOURIO mort pour la FRANCE, a droit à la vénération et à la reconnaissance de tous ses compatriotes. Notre Ecole, de plus, a le devoir de cultiver pieusement la mémoire de ce fils un instant renié, et c'est, je crois, rester fidèle au désir de notre camarade que de rappeler le plus clairement possible pour qu'on ne l'oublie jamais plus ici, les raisons de sa conduite et la noble signification de son sacrifice; c'est aussi en même temps tenter de perpétuer l'esprit qui l'animait et de le suivre dans la voie qu'il nous a tracée, cette voie qui au jour de la Libération nous a conduite au terme de la première étape du redressement français.

Le mois de juin 1940 imprima dans l'âme de tous les Français une marque profonde qui ne cessa de blesser certains que le jour où ils purent se donner eux-mêmes pour tenter de l'effacer. Chez beaucoup de jeunes cette pénible impression s'accompagnait d'un malaise sombrement teinté par un terrible doute; C'est au moment où ils s'apprétaient à entrer dans la vie, formés par vingt années d'éducation soignée, imbus de la solidité et de la valeur d'institutions qu'ils respectaient, au moment où ils prenaient conscience des valeurs françaises, qu'ils les voyaient d'un coup s'effondrer. GOURIO à cette époque était en Taupe à LOUIS-le-GRAND; l'ennemi était à Paris; une presse, une radio, des discours, des affiches qui n'avaient de français que la langue nous incitaient chaque jour à nous incliner devant la force, à abdiquer et à prendre notre parti du nouvel état de choses. Déjà, hélas, quelques Français s'installaient, non sans douleur certes, mais s'installaient dans la défaite.

Elevé dans les plus saines traditions, préparé à lutter et à servir, GOURIO ressent chaque jour une nouvelle humiliation; il assiste sans comprendre à ce suicide de sa patrie. Mais plutôt que de douter ou de se révolter inutilement, il continue à travailler, conservant comme biens les plus précieux son indépendance d'esprit et sa froideur de jugement; s'il garde encore du cœur à l'ouvrage, c'est qu'il se destine à l'Ecole Polytechnique, une glorieuse Ecole qui, comme vous le savez, tout le long de son histoire a donné de zélés serviteurs à la France et il compte bien y trouver la possibilité de servir.

Aussi, lorsqu'il entra à l'Ecole en Octobre 1941, GOURIO apparaissait avec lui les plus riches espérances. Compagnon de salle extrêmement sympathique, calme et vivant, sérieux et souriant, jamais il ne donnait l'impression du camarade plus ou moins fatigué qui a atteint l'apogée de sa carrière le jour où il a été reçu à un concours et qui est prêt à se laisser fièrement vivre. Animé par une intense vie intérieure dont une délicate pudeur augmentait la valeur, il ne voit dans son entrée à l'Ecole qu'une belle chance de participer efficacement à la vie de son pays. Profondément convaincu de cette vérité, que la valeur d'un homme est chaque jour remise en question, il ne compte pas sur l'Ecole pour le faire vivre, mais sur lui-même pour lui conserver toute sa valeur. Il se met loyalement à la disposition de ses anciens, il se plie à une discipline intellectuelle, il est prêt à se plier à une discipline morale pour son Pays, il ne sait trop comment, mais d'une façon qu'il croit certainement belle et noble.

Quelques mois lui suffisent pour s'apercevoir qu'il s'était trompé: le bâtiment qui abritait sa division avait été transformé en un étrange refuge, où des chefs soigneusement triés, avaient pour mission de canaliser l'ardeur de deux cents jeunes dans le sillage de l'ennemi ou à défaut, de neutraliser leurs élans. Tous les jours GOURIO voit la foi qu'il a apportée avec lui être souillée et profanée; il se sent le prisonnier d'une organisation dont le but est de faire de ses camarades et de lui des esclaves soumis. Pour ce but les moyens les plus subtils, les arguments les plus retors sont employés; on l'oblige à assister à des réunions où son chef de groupe s'efforce de salir les quelques français qui luttent encore pour leur pays. Ses chefs trahissent la confiance qu'il a placée en eux; non seulement contre son attente, ceux-ci ne la soutiennent plus dans son espérance, mais encore s'ingénient à saper en lui le plus pur des sentiments. Beaucoup de ses camarades de promotion se laissent prendre; certains même, tout heureux de trouver dans la bouche de leurs supérieurs quelques arguments pour calmer ce qui peut leur rester de conscience patriotique, s'installent confortablement dans une apathie de sénilité prématurée.

Non- GOURIO ne peut accepter cet avilissement méthodique; il n'a pas préparé l'X. pour échouer dans une école pour esclaves évolués. Il sait que ce n'est pas la première fois que la France essuie un échec, ça ne l'a pas empêché d'être un grand pays; il sait aussi qu'une défaite n'est jamais définitive, et ce qu'il ne peut admettre ce sont des gens qui se déclarent battus alors qu'ils ne le sont pas. Pendant un an en silence GOURIO souffre ainsi dans son âme.

En un an, les amitiés ont le temps de se créer, les langues se délient malgré une étroite surveillance et ceux que ronge la même nostalgie se groupent tout naturellement. Ce sont ceux qui n'acceptent pas que " La France soit un pays fini " comme le proclame un jour le Général qui commandait alors l'Ecole, qui s'énervent de ne pouvoir agir, ceux à qui on n'a pas pu désapprendre ce que sont une patrie et un ennemi, ceux qui veulent vivre et non végéter; à ceux-là GOURIO vient apporter son calme, sa force de caractère et sa surêté de soi-même.

En novembre 1942 les Alliés débarquent en AFRIQUE du NORD, rejoindre les troupes françaises combattantes par l'ESPAGNE devient possible: GOURIO répond OUI sans hésiter. Il faut trouver un moyen d'arriver jusque là-bas et tout de suite des recherches sont entreprises et des pourparlers s'engagent avec des gens extérieurs à l'Ecole. Dans le plus grand secret un plan s'élabore; dès qu'il est mis au point, les premiers sur la liste s'élancent. Se décider un beau jour à plier bagages en silence, à quitter sa famille, ses amis, son pays, et ses études, pour peut-être ne jamais revenir, n'est pas chose facile. GOURIO souffre d'entreprendre cette séparation; à NOEL il va en zone occupée et passe dix jours avec les siens. Il lui en coûte de quitter le foyer familial et de dire au revoir au lendemain de ses fiançailles à celle qu'il a choisie pour compagne future de sa vie. Mais GOURIO sent que son devoir est de partir là où l'on se bat; trois jours après la rentrée à LYON, il quitte l'Ecole et il donne une dernière poignée de mains aux deux camarades qui tiennent la corde le long de laquelle il va se glisser du pre-

mier étage pour gagner la gare de Perrache.

Maintenant les amarres sont rompues; la dure épreuve de la séparation est terminée; l'avenir incertain et mystérieux en cache d'autres qu'il faudra surmonter aussi. La première difficulté se présente avant d'arriver à la frontière : GOURIO et un de ses camarades se font arrêter dans un car par la police française; descente de la voiture, questions indiscrettes, interrogatoire serré : GOURIO garde son sang-froid et sa présence d'esprit a raison du nouvel obstacle. Pendant 8 jours de marche avec 3 d'entre nous d'AMELIE-les-BAINS à BARCELONE, à travers les barrages de police allemande et espagnole, il fait preuve du reste d'une résistance et d'un allant remarquables. Pas une fois pendant ces 8 jours de promenade il ne succombe à la fatigue ou à la lassitude. A 30 kilomètres de la capitale catalane, deux d'entre nous sont contraints de s'arrêter et de se terrer dans un refuge. GOURIO continue sa route à travers de nombreuses difficultés, entre dans BARCELONE et trouve encore dans cette ville inconnue du secours pour les retardataires qui sont dépannés.

Dans la ville, il se dépense dans les milieux les plus variés, il entre en relation avec des agents parfois leuches souvent dangereux, impatient qu'il est de poursuivre son voyage. Souvent aussi, comme il lui arrivait de le faire le long des sentiers espagnols, il pense à ceux qu'il a laissés derrière lui, à sa famille, à ses amis, à son Pays; il pense aussi à ses camarades de promotion restés à l'Ecole et de temps en temps il va consulter des fichiers ou glaner des renseignements pour savoir si quelques uns ne figurent pas parmi les français évadés. Il a pris la route du devoir ; il a jusqu'à présent réussi dans son entreprise, il a, avec lui, la certitude d'avoir raison, il lui manque encore quelque chose; c'est de voir arriver nombreux ses camarades de promotion; c'est son plus vif désir; cela aurait été pour lui une profonde satisfaction

Enfin, après de multiples démarches qui ont échoué, il prend le train pour le PORTUGAL, s'embarque à SETUBAL, et en mai arrive à CASABLANCA. GOURIO a la possibilité de choisir son unité; tout de suite il se fait affecter au régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc; un régiment qui s'est distingué pendant la guerre de 1914 et qui a la réputation des plus gros coups durs. Nommé sous-lieutenant, il fait en Afrique, son instruction puis prépare pour la lutte les hommes qu'on lui confie; commandant un peloton léger de quelques auto-mitrailleuses, il prépare soigneusement son équipe pour que, le jour de l'attaque, elle déploie le maximum d'efficacité .

En aout 1944, GOURIO, qui a participé à la prise de l'île d'ELBE, met le pied sur le sol de la PROVENCE; son régiment est le régiment de reconnaissance de la 9ème D.I.C.; à ce titre il prend une part active au siège de TOULON; c'est là que l'un d'entre nous le rencontre au volant de sa voiture dans la tenue sale et débraillée du soldat en action, et retrouve, pour la dernière fois, la sympathique expression de son savoir. TOULON pris, GOURIO avec son peloton pousse une pointe jusqu'aux PYRENEES et établit la première liaison de la lère armée avec les carabiniers espagnols, puis il remonte la vallée du Rhône jusqu'aux contreforts des Vosges. Avec ses auto-mitrailleuses, il est tout le

temps en avant des premiers éléments; c'est à lui qu'on demande de trouver l'ennemi, de le provoquer et de le démasquer. Toujours il accomplit sa tâche avec le même courage et la même simplicité. Le 10 septembre il est chargé de pousser une reconnaissance dans le DOUTBS vers le village d'ECOT; son peloton progresse en bousculant les boîtes qui refluent en désordre, copieusement arrosés à la mitrailleuse de tous les véhicules. Le soir il arrive devant ECOT dont l'entrée est obstruée par des abatis et des mines, il reçoit l'ordre de s'installer à VILLARDS pour la nuit; vers 3 heures du matin, par un épais brouillard, il entend des bruits de moteur et de chenilles, une pluie d'obus s'abat. GOURIO se rend compte qu'il est cerné de toutes parts par des chars lourds allemands; la position du village en creux est insoutenable; la route vers ECOT semble libre; il donne l'ordre à son peloton de foncer vers le nord avec mission de s'infiltrer pour rejoindre l'escadron; trois survivants parviennent à retrouver leur unité. GOURIO n'est pas parmi eux; au moment où il donnait ses ordres un obus a éclaté sous le marche-pied de sa voiture et l'a tué sur le coup.....

MEMBRE EN INSTANCE D'ADMISSION

W I N T E R (1925) sera admis après la séance suivant celle du 14 Mai 1949



"X - Résistance"
Bulletin N° 6 - mai 1949